

UNE MOSQUÉE
DU
TEMPS DES FATIMITES AU CAIRE

NOTICE SUR LE GÂMI^C EL GOYÛSHI
PAR
MAX VAN BERCHEM.

Lorsqu'on se rend au Mokattam en passant par la citadelle, on aborde la montagne par un escarpement qui s'élève à pic au dessus d'un amas de rochers détachés de ses flancs. A cet endroit, un chemin rapide s'élève en ligne droite au moyen d'une énorme muraille en maçonnerie, et conduit au sommet d'un plateau d'où l'on découvre le Caire et la vallée du Nil. A droite, à quelque distance, et sur le bord du précipice, s'élève une ruine isolée qu'on aperçoit de tous les points de la vallée; c'est une ancienne mosquée connue aujourd'hui sous le nom de Gâmi^C el Goyûshi, et le plateau qui l'environne et qui forme le premier contrefort du Mokattam s'appelle dans la bouche du peuple le Gebel Goyûshi.

En visitant un jour ce curieux édifice, je remarquai au dessus de la porte d'entrée une longue inscription en caractères coufiques. Je ne doutais pas qu'elle ne fût déjà connue, mais je l'ai cherchée vainement dans les divers ouvrages que j'ai pu me procurer ici.

Seul, M. le professeur MEHREN en fait mention dans un travail fort intéressant sur les inscriptions du Caire; après avoir décrit rapidement la mosquée, il ajoute : « Au dessus du portail d'entrée se trouve une inscription en caractères anciens, d'après mon jugement appartenant au temps des Fatimites, qu'il m'a été impossible de déchiffrer complètement à cause du soleil brûlant et d'un vent impétueux qui m'aveuglait. »¹

L'inscription couvre une plaque de marbre de deux mètres de longueur et de 40 ou 50 centimètres de hauteur, engagée dans la muraille à quelques mètres au-dessus du seuil de la porte. Elle se compose de cinq lignes d'un beau caractère coufique de l'époque des Fatimites; en voici le texte et la traduction (voir la photographie, pl. I) :

١ بسم الله الرحمن الرحيم وَإِنَّ الْمَسَاجِدَ لِللهِ وَلَا تَدْعُوا مَعَ اللهِ أَحَدًا لِمَسْجِدٍ أَسْسَ عَلَىٰ
الْتَّقْوَىٰ مِنْ أَوَّلِ يَوْمٍ أَحَقُّ أَنْ تَقُومَ فِيهِ^٢ فِيهِ رَجُلٌ يُحِبُّونَ أَنْ يَتَطَهَّرُوا وَاللهُ يُحِبُّ
الْمُطَهَّرِينَ * مَا أَمْرَ بِعِمَلِهِ هَذَا الْمَشْهُدُ الْمَبَارَكُ فَتَىٰ مَوْلَانَا وَسِيدُنَا الْإِمَامُ^٣ الْمُسْتَنْصَرُ بِاللهِ
أَمِيرُ الْمُؤْمِنِينَ صَلَوَاتُ اللهِ عَلَيْهِ وَعَلَىٰ أَبَائِهِ الْأَئْمَةِ الطَّاهِرِينَ وَأَبْنَائِهِ الْأَكْرَمِينَ وَسَلَّمَ إِلَىٰ
يَوْمِ الدِّينِ^٤ السَّيِّدِ الْأَجْلِ أَمِيرِ الْجَيُوشِ سِيفِ الْإِسْلَامِ نَاصِرِ الْإِمَامِ كَافِلِ قَضَاءِ الْمُسْلِمِينَ
وَهَادِي دُعَّةِ الْمُؤْمِنِينَ عَضْدَ اللهِ بِهِ الدِّينِ وَأَمْتَعْ بِطْوَلِ^٥ بَقَائِهِ أَمِيرِ الْمُؤْمِنِينَ وَأَدَمَ قَدْرَتِهِ
وَأَعْلَمَ كُلَّتِهِ وَكَيْدَ عَدُوِّهِ وَحَسْدَتِهِ ابْتِغَاءِ مَرْضَاتِ اللهِ فِي الْحَرَمِ سَنَةِ تَمَانَ وَتَسْعِينَ وَأَرْبَعَائِةَ

Coran, LXXII, 18 et IX, 109. — « Cette chapelle bénie a été élevée par le serviteur de notre seigneur et maître l'imâm Mostansir billah, prince des croyants (que les bénédictions et la protection divines reposent sur lui, sur ses pères les imâm purs et sur ses nobles enfants jusqu'au jour du jugement), par le très noble seigneur, général en chef des armées, glaive de l'islam et protecteur de l'imâm, garant des magistrats musulmans et guide des apôtres

1. *Revue des monuments funéraires du Kerafat*, dans le *Bulletin de l'acad. impér. des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XVI, p. 494; publié à part en danois.

de l'islam, que Dieu fasse de lui le soutien de la religion, qu'il prolonge ses jours pour le plus grand bien du calife, qu'il accorde la durée à sa puissance et à sa parole l'élévation, et qu'il déjoue les ruses de ses ennemis et de ses envieux. Il a accompli cette œuvre dans le désir de se rendre agréable à Dieu, au mois de Moharrem en l'année 498.»

L'inscription est taillée en relief dans le marbre; le dessin des lettres, épais et carré, est relevé par d'élégants rinceaux que le sculpteur a découpés entre les lignes, partout où il y avait quelque vide à combler. Le caractère diffère un peu de celui des inscriptions monumentales de l'époque; c'est en général l'ancien caractère coufique, avec quelques formes plus modernes qui trahissent la naissance de ce coufique orné qu'on a appelé le karmatique.¹ Ainsi le *gîm* et les lettres similaires présentent ces deux formes bien distinctes; la double lettre *lam-alif* a tantôt une seule boucle, tantôt deux; le *hâ* est formé d'un nœud plus ou moins compliqué. Le *kâf* et le *dâl*, semblables dans certaines inscriptions plus anciennes, sont bien distincts, car ici le *dâl* est dépourvu de la queue supérieure que le *kâf* ne perd jamais.

L'écriture est très serrée; pour gagner de la place, on a gravé

1. Voir MARCEL, *Mémoire sur le Mikiâs de l'île de Rouda*, dans la *Description de l'Égypte*, état moderne, t. II b, p. 184; et du même auteur, *Inscriptions recueillies au Caire . . . ibid.*, t. I, p. 525. Je ne sais trop pourquoi l'on a choisi ce nom; en réalité, il n'y a aucune différence essentielle entre les deux caractères, puisqu'on les trouve réunis ici dans la même inscription. Le karmatique n'est qu'une forme plus compliquée du vieux coufique, employée couramment en Égypte dès l'origine de la dynastie des Fatimites et qu'on retrouve dans presque tous les monuments de cette époque. Après l'adoption du caractère neskhi pour l'écriture courante, le coufique ne garda plus qu'un rôle purement décoratif, et fut employé avec une grande variété de formes jusqu'à une époque fort avancée. On le voit dans les monuments des Mamluks et jusque sous les Turcs associé à la décoration intérieure des mosquées et formant les dessins les plus élégants; mais la plupart des inscriptions de cette dernière époque, et surtout les inscriptions historiques, sont écrites en neskhi ou en thuluth.

plusieurs lettres en surcharge; c'est dans le même but que le mot بطول, à la fin de la quatrième ligne, est écrit tout entier de bas en haut. A part ces légères irrégularités, l'inscription se lit facilement, mais au milieu de tant de titres pompeux, elle oublie de nommer le constructeur; heureusement, la date est là pour nous guider. Il est évident que le second chiffre de cette date doit se lire تسعين, 90, et non pas سبعين, 70; en effet, la première des quatre lignes verticales qui commencent le mot est liée à la seconde par un trait d'union plus profond que les suivants, ce qui veut dire que la première verticale est un *tâ* et que les trois autres forment un *sîn* (voir le premier mot de l'inscription بسم). Il est vrai que dans le mot *salama* (vers la fin de la troisième ligne), ce trait profond se trouve dans le corps même du *sîn*; mais ici il est beaucoup moins marqué et ne peut avoir aucune valeur graphique, le mot *salama* ne présentant pas d'autre interprétation possible. Si le sculpteur avait voulu écrire سبعين, il eût fait saillir au-dessous de la ligne le trait qui relie la troisième à la quatrième verticale; en outre, il eût fait monter plus haut la quatrième verticale pour la distinguer des trois premières (voir les mots سيد, سيف, سنة, etc.). Ainsi la mosquée doit avoir été construite par l'émir el guyûsh qui gouvernait en 498 de l'Hégire (1104 de l'ère chrétienne), c'est-à-dire par Shâhinshâh el Afdal, premier ministre de trois califes fatimites et fils du célèbre Bedr el Gemâli.

On connaît assez les événements historiques qui se succédaient alors en Égypte; il suffit de les rappeler brièvement pour faire comprendre plus aisément ce qui suivra. Le calife Mostansir bil-lah était monté sur le trône en l'an 427 de l'Hégire, et les débuts de son long règne avaient été souillés par de sanglantes luttes intestines. Chassé de son palais en ruines et réduit à la dernière misère, Mostansir avait rappelé de Syrie le gouverneur Bedr el Gemâli, ancien esclave arménien. Accouru en toute hâte, Bedr

arrive à l'improviste aux portes du Caire, fait mettre à mort les turbulents émirs turcs qui avaient renversé Mostansir et qui se disputaient maintenant le pouvoir, et rétablit promptement la fortune du calife. Mostansir reconnaissant le comble d'honneurs et de dignités, et Bedr dirigera pendant 20 ans les affaires publiques en Égypte. Au Caire, son nom reste attaché à plusieurs constructions importantes; il élargit l'enceinte de la ville et bâtit les portes de Bâb Zuwêle, Bâb el Futûh et Bâb en-Nasr, dont les superbes inscriptions font époque dans l'histoire de l'épigraphie couïfique. La même année, Bedr restaurait le mausolée de Sitta Nafîsa, au cimetière de la Karâfa; puis il relevait le Mikiâs de l'île de Rôda, et construisait une mosquée tout auprès. Bedr mourut au Caire en 487, «au faîte de sa puissance presque royale, dit Makrîzi, car Mostansir ne donnait aucun ordre sans lui; il s'occupait à lui seul des affaires publiques et les menait à perfection, au milieu de la crainte et du respect universels.» Son fils el Afdal Shâhinshâh hérita de toutes ses dignités; mais le calife ne survécut que peu de jours au restaurateur de son empire, et mourut en désignant son plus jeune fils Ahmed à la succession du trône. Shâhinshâh investit Ahmed sous le nom d'*el Mostâ'li billâh*, et le défend contre les prétentions de ses frères aînés en étouffant une révolte naissante. Tranquille à l'intérieur, il tourne ses regards au dehors et reprend Jérusalem aux Ortokides, qui s'y maintenaient depuis quelque temps; mais la ville sainte ne devait pas rester longtemps aux mains du calife fatimite; au moment même où Shâhinshâh victorieux rentrait en Égypte, Pierre l'Ermité, revenu de Terre-Sainte, prêchait en France la première croisade, et Jérusalem tombait bientôt entre les mains des Francs. En 495, Mostâ'li mourut au Caire, et son fils Mansûr fut proclamé par Shâhinshâh sous le nom d'*el Amir biahkâm illâh*. Longtemps encore el Afdal se maintint aux affaires publiques, dirigeant tout

de sa propre main, luttant contre les croisés en Syrie et en Égypte, bâtissant, comme son père, des palais et des mosquées dont Makrîzi nous a laissé les noms, protégeant les sciences et amassant des richesses fabuleuses. Enfin el Amir, jaloux et irrité d'un pouvoir aussi envahissant, fit assassiner son ministre en 515 (décembre 1121). Telle fut, en quelques mots, la vie de l'homme que notre inscription désigne comme le constructeur de la mosquée du Mokattam.¹

J'ai insisté plus haut sur la date, parce que l'année 478 nous eût reporté à Bedr el Gemâli lui-même, et qu'au premier abord certains passages de l'inscription semblent conduire à la même conclusion. En effet, on y trouve une longue énumération des titres du constructeur : *السيد الأجل أمير الجيوش*, etc. Ce passage, jusqu'à *وأعلا كلته*, est écrit presque mot pour mot dans les mêmes termes que le passage correspondant de l'inscription de Bâb en-Nasr, datée de 482, et qui porte en toutes lettres le nom de Bedr el Mostansiri (serviteur de Mostansir) à la suite des titres honorifiques.² Les mêmes titres se lisraient avec le nom de Bedr sur trois inscriptions de la mosquée du Mikiâs à l'île de Rôda, datées de 485.³ Enfin on les trouvait sur un épitaphe du mausolée de Sitta Nafîsa, au sud du Caire; cet épitaphe a été détruit, mais Makrîzi en a conservé le texte; comme dans l'inscription du Gâmi' el Goyûshi, le nom du constructeur y est passé sous silence, mais la date de 482 nous ramène encore à Bedr el Gemâli.⁴ Ainsi l'inscription du Gâmi' el Goyûshi contient les titres honorifiques de Bedr; mais

1. Voir Ibn Khallikân, *Vie d'el Afdal*; Makrîzi, *Khîtat*, passim.

2. Publiée par M. H. KAY; *Journ. Roy. Asiat. Society*, t. XVIII, p. 1.

3. Publiées par MARCEL dans son *Mémoire sur le Mikiâs*, loc. cit.; voir l'atlas, état mod., vol. II, pl. b. Sa traduction renferme quelques erreurs; la principale est dans le nom du constructeur Bedr el Mostansiri, qu'il lit *bedr elmustansirîn* et traduit par «la pleine lune des victorieux». — La mosquée du Mikiâs n'existe plus.

4. *Khîtat*, t. II, p. 442 et t. I, p. 382; voir KAY, *Inscriptions at Cairo*, loc. cit., p. 3.

les auteurs arabes nous apprennent que Shâhinshâh portait les mêmes titres que son père, et Makrîzi en donne une liste qui correspond mot pour mot aux titres de l'inscription du Gâmi' el Goyûshi.¹ Le même auteur ajoute qu'ils furent transmis au successeur de Shâhinshâh; ils étaient donc attachés à la charge de grand vizir et n'avaient rien de personnel.

Quant à l'épithète de «serviteur de l'imâm Mostansir», elle s'applique également à Bedr et à Shâhinshâh, puisque ce dernier succéda à son père du vivant de Mostansir. On s'attendrait, il est vrai, à trouver le nom du calife el Amir, qui régnait en 498; ce fait fournit la seule présomption sérieuse en faveur de l'hypothèse qui ferait de Bedr l'auteur de l'inscription; il faudrait alors faire violence aux règles de la paléographie et lire la date de 478. Mais n'oublions pas qu'el Amir était alors tout jeune et entièrement sous la tutelle de son puissant ministre; d'ailleurs c'était Mostansir qui avait fait la fortune de Shâhinshâh, et celui-ci faisait à la fois acte de piété et de bonne politique en gravant sur le marbre le nom de l'auguste défunt.²

Dans le but de compléter les données de l'inscription, j'ai feuilleté Makrîzi, l'auteur le plus complet sur l'histoire et la topographie du Caire. Il parle d'une mosquée qu'il appelle *el Masgid el Goyûshi*, et qui fut construite par Shâhinshâh el Afdal, mais il ne donne ni la date de la construction, ni l'emplacement exact de l'édifice; est-il possible de l'identifier avec le Gâmi' el Goyûshi du Mokattam? Cette page de Makrîzi est un curieux document sur l'état des connaissances astronomiques à l'époque des Fatimites; elle a été traduite en grande partie par CAUSSIN DE PER-

1. Voir Ibn Khallikân, trad. de SLANE, t. I, p. 160; *Khitat*, t. I, p. 442.

2. On pourrait objecter encore que l'inscription est écrite en caractères plus archaïques que celles du Mikiâs; mais la différence des deux dates est trop faible pour qu'on puisse faire valoir cet argument.

CEVAL,¹ aussi je la résumerai fort brièvement en reproduisant seulement les passages qui présentent un intérêt direct pour cette étude.

« *L'Observatoire du Caire.* — Ce lieu est une hauteur qui domine au couchant sur Râshida et au midi sur Birket el Habash. Vu de Râshida, l'Observatoire a l'air d'une montagne, mais du côté du levant, c'est une plaine, et l'on y vient de Karâfa sans monter . . . Cette hauteur s'appelait autrefois el Gorf; ensuite on la nomma l'Observatoire (*Rasad*), depuis qu'el Afdal, fils de Bedr el Gemâli, y eut établi une sphère pour observer les étoiles. On rapporte à ce sujet qu'el Afdal avait reçu de Syrie des éphémérides pour les premières années du sixième siècle de l'Hégire; les ayant comparées aux éphémérides calculées par ses propres astronomes, il y trouva de grandes différences. Ceux-ci consultés à ce sujet, apprirent à leur maître que les Syriens calculaient d'après la Table d'al Ma'mûn, tandis qu'en Égypte on se servait de la Table de Hâkim; ils l'engagèrent en même temps à faire éléver un nouvel observatoire pour vérifier leurs calculs. On choisit d'abord pour emplacement une mosquée située sur le sommet du Mokattam appelée mosquée du Fanal;² mais on la trouva trop éloignée, et l'on se rabattit sur la mosquée des Éléphants, construite par el Afdal lui-même sur le plateau d'el Gorf (suit la description détaillée de la fonte et de l'installation du cercle destiné aux observations). Lorsqu'on voulut se servir de l'instrument, on s'aperçut que l'horizon était masqué du côté de l'orient, et *on décida de le transporter à la mosquée el Goyûshi, qu'on appelle aussi mosquée de l'Observatoire. Cette mosquée avait été construite par el Afdal avec plus de soin encore que la mosquée des Élé-*

1. *Le livre de la grande Table Hakémite*, dans les *Not. et Extraits des mss. de la Bibliothèque Nationale*, t. VII; voir la note de la p. 4 du tirage à part; pour le texte, *ibid.*, p. 18 et *Khitat*, t. I, p. 125.

2. Construite par Ibn Tûlûn sur l'emplacement d'un ancien pyrée perse; *Khitat*, t. II, p. 455.

phants, mais n'avait pas été terminée; lorsqu'on eut décidé d'y placer l'observatoire, on en acheva la construction. El Afdal assista lui-même au transport du cercle; on fit venir d'Alexandrie à cet effet des mâts forts et longs, des câbles et des crochets en fer; on réunit une bande de marins et de Soudanais qui firent descendre le cercle à terre et le transportèrent sur des charrettes à la mosquée el Goyûshi.» Puis Makrîzi décrit au long la nouvelle installation du cercle, et ajoute qu'el Afdal, malgré son grand âge, se rendait fréquemment à la mosquée pour assister à des observations astronomiques; il se faisait transporter là-haut, et s'asseyait souvent en route, vaincu par la fatigue. Après la mort d'el Afdal, l'observatoire fut transporté près de la porte de Bâb en-Nasr.

Au premier abord, on est tenté d'identifier le Masgid el Goyûshi de Makrîzi avec la mosquée du Mokattam; la similitude des noms, l'identité du constructeur et les détails du récit de Makrîzi semblent confirmer cette hypothèse. La recherche d'un meilleur horizon oriental, le formidable appareil mis en œuvre pour le transport de la sphère, les fréquentes visites d'el Afdal, qui se faisait transporter au sommet et se reposait en route, tout fait supposer que la mosquée de l'Observatoire se trouvait dans un endroit élevé et peu accessible. D'autre part, certaines indications du même auteur nous conduisent à placer sa mosquée dans un autre endroit; voici pourquoi.

La colline qui reçut le nom de Rasad quand el Afdal y établit son observatoire peut, d'après la description de Makrîzi, être déterminée d'une manière certaine. C'était un vaste plateau qui s'étend bien au sud des ruines de Fostât, et que signale au loin une véritable armée de moulins à vent.¹ Makrîzi le vante avec raison

1. Pour s'y rendre depuis le Caire, il faut traverser le Vieux-Caire dans toute sa longueur, passer près des abattoirs situés un peu plus loin sur le bord du Nil, tour-

comme un des plus beaux points de vue du Caire; au nord, le regard s'étend par dessus les ruines de Fostât jusqu'à la citadelle; à l'est, le terrain s'abaisse en pente douce vers le pied du Mokattam; au sud et à l'ouest, le plateau se termine par de brusques escarpements d'où l'on domine les terrains plats et cultivés d'el Basâtin (le Birket el Habash de Makrîzi), Dêr et-Tîn, Atrannabi, le Nil et les Pyramides. Or, il ressort d'un autre passage de Makrîzi que la mosquée de l'Observatoire se trouvait sur la colline portant le même nom; ainsi, à moins que l'auteur n'ait fait lui-même quelque confusion de noms, il devient impossible d'identifier sa mosquée avec la petite ruine du Mokattam, qui se trouve à plusieurs kilomètres au nord et dans une tout autre région.¹

ner à gauche et suivre le pied de la colline jusqu'à un couvent copte qui s'appelle Dêr el Malâk, si ma mémoire ne me fait défaut; près de là, un chemin gravit l'escarpement et conduit au sommet du plateau. J'ai parcouru ces lieux à diverses reprises et j'ai pu constater que la description de Makrîzi correspond exactement à la configuration du terrain; mais le nom de Rasad ne paraît pas connu des habitants de cette région. Au nord, le plateau s'abaisse et se termine dans les premières buttes formées par les ruines de Fostât; cette région est couverte de débris de poterie romaine, ce qui fait supposer qu'il y avait là un centre important; c'est près de là, mais plus au nord encore, qu'on place généralement la forteresse de Babylone, la première place importante qui tomba aux mains des musulmans. Le passage de Makrîzi sur Babylone (t. II, p. 452) est malheureusement incomplet.

1. Makrîzi (*Khitat*, t. II, p. 445) s'exprime ainsi : La mosquée de l'Observatoire fut construite par el Afdal Shâhinshâh, fils de Bedr el Gemâli, après la mosquée des Éléphants, pour observer les étoiles, ainsi qu'il a été dit plus haut (dans le passage sur l'Observatoire); puis l'auteur décrit deux autres mosquées et ajoute qu'elles se trouvaient toutes les trois sur le Rasad. — Il ne faut pas s'étonner de trouver deux mosquées portant le nom de Goyûshi; ce mot est une *nisba* qui peut s'appliquer en principe à toutes les constructions d'un *emir el goyûsh*. Makrîzi nomme ailleurs plusieurs mosquées situées sur le Mokattam, mais il en parle trop brièvement pour qu'on puisse en rien conclure. Dans le passage traduit plus haut, il dit qu'on avait renoncé à établir l'observatoire à la mosquée du Fanal sur le Mokattam, parce qu'elle était trop éloignée; ce seul fait conduirait à chercher la mosquée de l'Observatoire ailleurs que sur le Mokattam. Mais on ne peut pas davantage identifier le Gâmi' el Goyûshi avec la mosquée du Fanal, puisque cette dernière avait été construite par Ibn Tûlûn; en outre, elle était à l'est de la citadelle et visible d'Héliopolis (*Khitat*,

En outre, Makrîzi place la mosquée de l'Observatoire dans la «grande Karâfa». Aujourd'hui, on donne ce nom à la partie du désert où se trouvent les monuments appelés tombeaux des califes (le *mîdân el Kabak* de Makrîzi); mais alors il désignait la plus ancienne nécropole musulmane, le cimetière de Fostât, qui s'étendait entre cette ville et le Mokattam; plus tard, lorsque le sultan eyyubite el Kâmil eut construit le tombeau de l'imâm Shâfi'i, on se mit à enterrer aux environs de ce monument, et le nouveau cimetière reçut le nom de petite Karâfa, par opposition à l'ancien. La grande Karâfa était donc cette vaste plaine limitée au nord par le tombeau de l'imâm, à l'est par le Mokattam, au sud par les champs d'*el Basâtin*, à l'ouest enfin par les monceaux de décombres qui trahissent l'emplacement de Fostât et qui se distinguent par leur couleur brune tranchant sur le sable jaune du désert.

De cette vaste nécropole qui, au dire de Makrîzi, renfermait autrefois 12000 mosquées (?), il ne reste plus aujourd'hui qu'un champ de ruines couvert de sable; seuls, quelques tombeaux ont survécu à la destruction générale. C'est là que s'élève le mausolée de Sîdi 'Okba,¹ avec un minaret moderne; plus loin, quatre murs en ruines appelés *hôsh abû 'Ali*, marquent l'emplacement d'une ancienne mosquée. A quelque distance de là, on aperçoit quatre ruines bizarres que les habitants appellent *es-sab'a banât*, les «sept vierges». Ce sont de petits édifices à base carrée surmontée d'un tambour octogone et d'une coupole; ils sont construits en briques et en petits moëllons, et leur architecture trahit une antique origine; les coupoles et une partie des murailles se sont effondrées.

t. II, p. 455), ce qui n'est pas le cas du Gâmi' el Goyûshi. Je placerais plutôt la mosquée du Fanal au sommet du Mokattam, c'est-à-dire à l'orient du Gebel Goyûshi, et au-dessus de la plaine des tombeaux des califes, près du point occupé aujourd'hui par une station trigonométrique; il est vrai qu'en cet endroit je n'ai pas trouvé de traces d'une ancienne construction.

1. 'Okba ibn Amir el Gihani, un des compagnons du prophète; *Khitat*, t. II, p. 443.

L'Arabe qui m'en donna le nom ajouta qu'il y en avait sept autrefois. Makrîzi décrit sous le nom des «sept coupoles» les tombeaux de sept hommes mis à mort par le calife el Hâkim, et sa description nous conduit à l'emplacement de ces ruines curieuses.¹ Enfin, au sud de la plaine, à la limite des terrains d'el Basâtin, on voit les ruines d'un vieil aqueduc qui remonte vers le nord. C'est peut-être l'aqueduc construit par Ahmed Ibn Tûlûn pour fournir de l'eau aux habitants du cimetière, ouvrage de l'architecte qui éleva la célèbre mosquée d'Ibn Tûlûn.² La plaine s'élève doucement au sud-ouest et se termine de ce côté par le plateau des moulins à vent, le Rasad de Makrîzi; ainsi cet auteur pouvait dire d'un monument situé sur le Rasad qu'il était dans la grande Karâfa, ce qu'il n'aurait pas fait à propos de la mosquée du Mokattam.

On me pardonnera de m'être étendu si longuement sur ces dissertations topographiques; j'ai voulu montrer tout le parti qu'on pouvait tirer d'une étude de Makrîzi faite sur les lieux. L'archéologie du Caire est un sujet presque neuf, inépuisable et toujours intéressant, mais qu'on doit aborder avec de grandes précautions. D'ailleurs la conclusion qui précède ne diminue en rien l'importance du Gâmi' el Goyûshi; il reste établi que c'est un monument de l'époque des Fatimites, et de fait, il offre tous les caractères d'une ancienne construction et forme un très curieux spécimen de l'architecture musulmane de l'Égypte; on me permettra donc d'en donner une description détaillée.³

1. *Khitat*, t. II, p. 459.

2. *Khitat*, t. II, p. 457. Plusieurs souverains postérieurs ont construit des aqueducs dans cette région.

3. Son Excellence FRANZ PACHA a eu la bonté d'en faire dessiner le plan et la coupe, et je dois à son obligeance quelques remarques à ce sujet; j'ai fait moi-même deux clichés qui ont servi pour les reproductions ci-jointes; les deux autres sont empruntés à la collection de M. FACHINELLI, photographe au Caire.

L'édifice tout entier forme un parallélogramme rectangle de 18 mètres sur 15, orienté du nord-ouest au sud-est, avec des avant-corps au nord-ouest et au nord-est; l'avant-corps nord-est renfermait un tombeau, peut-être celui du fondateur; dans l'avant-corps nord-ouest se trouve l'entrée principale. La porte repose sur un beau seuil de granit; on l'a murée postérieurement de manière à ne laisser qu'une étroite ouverture par laquelle on pénètre dans le vestibule. A gauche du vestibule, une petite pièce carrée renferme la citerne; à droite, une autre chambre faisant pendant à la première, sert de cage à un escalier qui conduit au minaret élevé sur la façade, au dessus de la porte d'entrée. Du vestibule, on pénètre dans la cour découverte (*sahn*); à droite de la cour, une chambre dont les fenêtres ont été murées, servait de logement aux serviteurs de la mosquée; à gauche de la cour se trouve une pièce semblable et un couloir conduisant à l'avant-corps où était le tombeau. Au fond, la cour s'ouvre sur le sanctuaire (*lîwân*) par trois arcades dont les retombées s'appuient sur deux paires de colonnes à base et à chapiteau campanulés; l'arcade centrale est beaucoup plus grande (v. pl. III). Au fond, le *mihrâb*, couvert par un dôme en briques; à gauche du mihrâb se trouve le tombeau d'un saint quelconque, qui est devenu le patron de la mosquée; les indigènes, confondant son nom avec celui du constructeur, l'ont appelé Sîdi el Goyûshi. On voit à l'extérieur plusieurs constructions parasites d'une époque moderne.

Le dôme qui recouvre le mihrâb repose sur un tambour octogone; le passage du carré à l'octogone s'effectue par une sorte de trompe semblable au sommet d'une niche de *kibla*. Ce motif d'architecture qu'on retrouve dans plusieurs vieux monuments du Caire, paraît être le prototype des pendentifs en stalactite.¹ Le mihrâb

1. C'est à peu près la forme de la trompe romane, sans la valeur constructive de celle-ci. Parmi ces monuments, je citerai seulement la mosquée ruinée de Hâkim
MÉMOIRES, T. II.

était flanqué de deux colonnettes cantonnées de même style que les colonnes placées à l'entrée du sanctuaire. Il porte deux frises d'inscriptions coufiques, l'une suivant les contours de la niche, l'autre formant un cadre extérieur. L'espace compris entre les deux frises est orné d'un décor en plâtre qui présente un véritable intérêt artistique; ce sont des grappes de raisins et des rinceaux traités dans la manière byzantine qu'on retrouve jusque sur les monuments de cette époque. Sur la frise extérieure, on lit après le *bismillâh*, les versets 11^e, 36^e et le commencement du 37^e du chap. xxiv du Coran. Sur la frise intérieure, la fin du verset précédent, puis le verset 24 du chap. x. Sous le tambour octogone se trouve une autre frise avec le début de la *sûrat elfath* (XLVIII, 1—5). Enfin au sommet de la coupole, on a écrit en cercle le verset 39 du chap. XXXV, et au centre, les noms de Mohammed et d'Ali; ces noms, répétés chacun trois fois et alternativement, forment une étoile à six rayons d'un effet très original. Le style de ces inscriptions est franchement décoratif, ou si l'on veut, karmatique; on en trouve de semblables dans plusieurs monuments du Caire, entre autres aux mosquées d'el Azhar et de Hâkim. Les murs du sanctuaire et les dessins du mihrâb ont été recouverts au siècle dernier d'un grossier badigeon qui a complètement altéré la finesse de l'ornementation (v. pl. IV).¹

Le minaret présente le type caractéristique de cette époque : plan carré avec trois étages successifs en retrait l'un sur l'autre; le troisième étage est octogone et se termine par un petit dôme

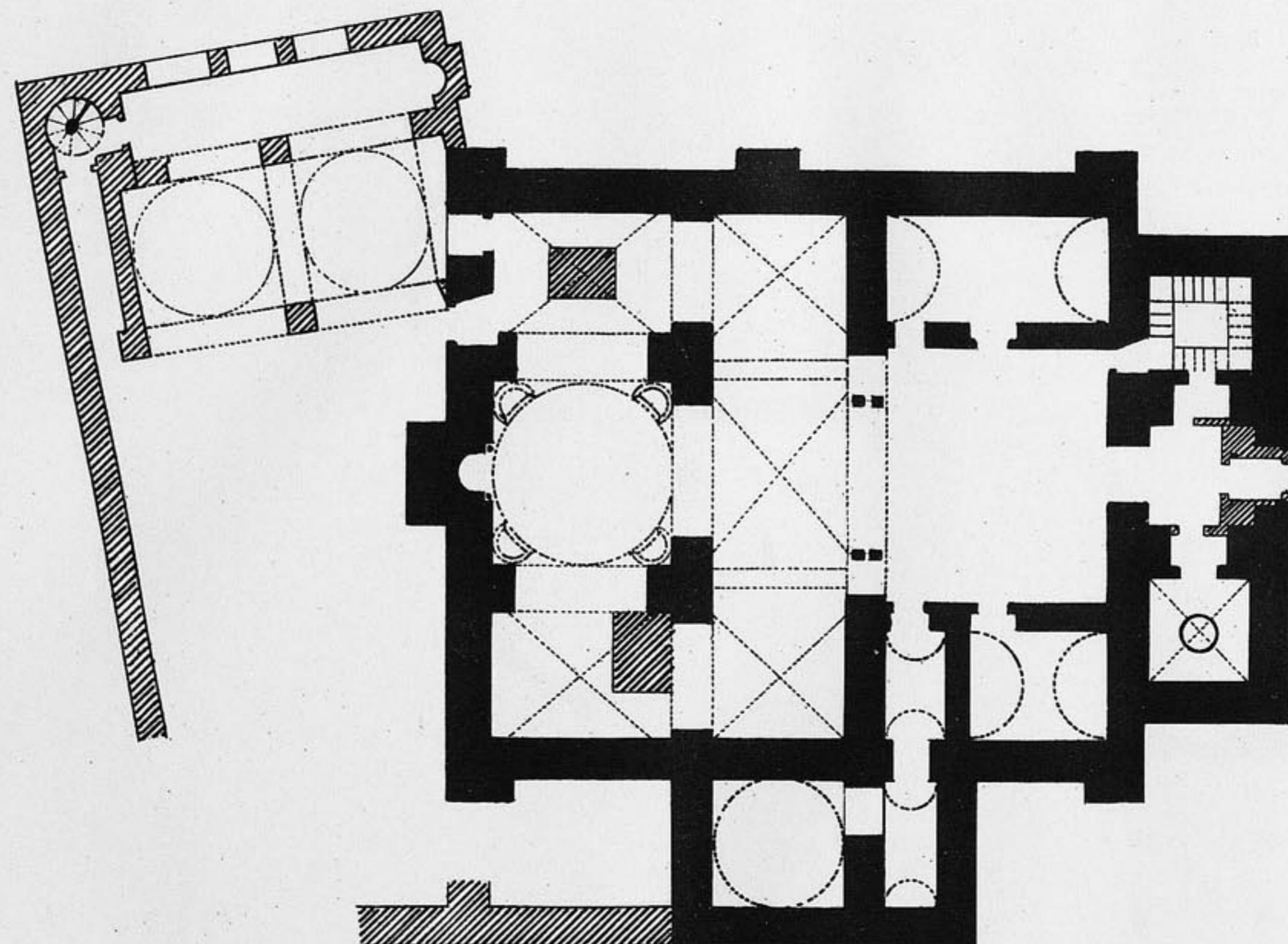
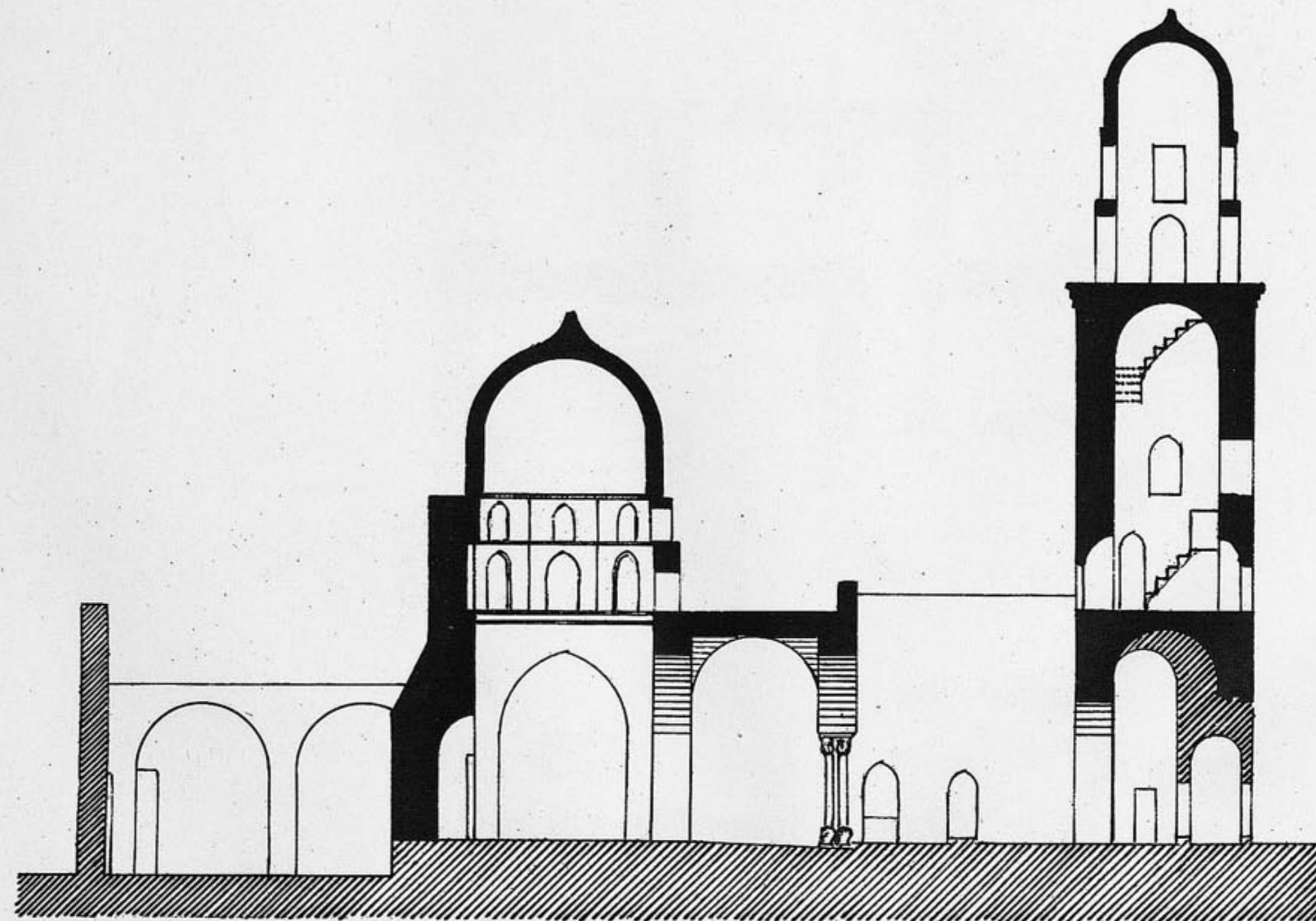
et les édifices décris plus haut sous le nom des sept vierges; on retrouve la même disposition dans la coupole de la grande mosquée de Damas.

1. Ce badigeon porte les restes d'une inscription sans valeur avec la date de 1144 de l'Hégire. En examinant de près la planche ci-jointe, on sera frappé des rapports que ces dessins présentent avec certains détails de l'architecture chrétienne de la Syrie (v. DE VOGÜÉ, *Syrie Centrale, Architecture civile et religieuse*, pl. 32 et 68). Il est très possible que la mosquée soit l'œuvre d'un architecte copte ou byzantin.

en briques (v. pl. II). Toutes les pièces sont voûtées; la voûte d'arête domine, mais on trouve aussi le berceau; les seuls arcs employés sont l'arc brisé et l'arc en carène; on ne voit pas de plein-cintre.¹ L'ensemble de l'architecture, la forme des voûtes, des arcs et du dôme se rattachent au style arabe de la Perse plutôt qu'à celui de l'Égypte, et trahissent l'influence persane répandue à cette époque dans l'architecture musulmane. Le mode de construction et la nature des matériaux prouvent l'ancienne origine de l'édifice; les clôtures sont épaisse et les percements exigus; on ne trouve que des briques et des moellons, quelquefois piqués, le tout crépi au plâtre. Des solives en troncs de palmier remplacent le bois de construction, très rare dans les monuments de cette époque. Tout l'édifice est dans un état de délabrement complet; quelques parties se sont déjà écroulées, et l'angle nord-est, miné par sa base, menace ruine.

Ce monument, par sa haute antiquité et par ses formes originales, mérite d'être recommandé aux bons soins du Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

1. On sait que le plein-cintre est fort rare dans l'architecture musulmane de l'Égypte. Signalons à ce propos deux curieuses mosquées situées sur la colline qui domine le vieux cimetière d'Assuan, au sud de la ville. La plus grande, bien conservée, rappelle beaucoup la mosquée du Mokattam par son plan et son architecture, et paraît être de la même époque; elle est en briques, sauf quelques parties en pierre de taille. L'arcade qui conduit de la cour dans le lîwân, est un plein-cintre bien appareillé. A côté s'élève une autre mosquée en ruines qui paraît plus ancienne. Ici, l'appareil est entièrement en briques, et tous les percements sont en plein-cintre; malheureusement, je n'ai pas pu découvrir une seule inscription.



COUPE ET PLAN DE LA MOSQUÉE EL GOYUSHI, AU CAIRE.

ÉCHELLE: $\frac{1}{200}$

